

Le 25 juin 1940, à l'âge de vingt ans et six mois, après avoir été soldat quatorze jours, je fus fait prisonnier. Je n'ai pas gardé un mauvais souvenir de cette expérience. Après vingt ans d'enfance, de lycée et de Sorbonne, cela me changeait. Pendant une semaine j'avais marché à travers la Bretagne en compagnie de quatre copains et d'un sergent alsacien qui s'appelait Joseph, dit Cepi: nous voulions voler un canot dans un petit port et gagner Bordeaux en cabotant. [...]

Le désordre de la Bretagne, en 1940, était un désordre sinistre, celui qui précède la mort. Les gens ne donnaient pas avec joie, mais avec désespoir. Ils donnaient comme un moribond distribue ce qu'il possède; ils nous faisaient boire leur vin, manger leurs provisions sans exiger d'argent, ils nous ouvraient leurs granges, en se disant que, perdu pour perdu, il valait mieux que tout cela nous revînt, plutôt qu'aux Allemands. [...] Comme on nous avait tout donné le premier jour, nous en conclûmes, le lendemain, que tout nous était dû, et nous sûmes très bien, dès lors, le réclamer. On se conduit dans les pays perdus comme dans les pays conquis; plus âprement même, car le conquérant espère vivre longtemps sur la terre qu'il a envahie, et se croit tenu à quelques ménagements dans son propre intérêt, tandis que le vaincu ne se soucie pas de la terre qu'il déserte; au contraire, il la ruine tant qu'il peut; il emporte ce qui est transportable et saccage le reste[...]: il faut que l'ennemi ne trouve aucune ressource. La terre brûlée est à peine une tactique: c'est une réaction passionnelle, une réaction de désespoir. Cepi, mes quatre copains et moi, nous l'appliquions inconsciemment, dans la mesure de nos moyens. Nous chapardions ici un poulet, là une chemise, etc. Ces menus larcins, ces larcins misérables étaient appropriés à notre défaite. Il nous fallait Koutouzov: nous n'avions que Pétain.

La tactique de la terre brûlée, c'était au commandement de l'ordonner : puisque nous n'avions pas su défendre notre pays, nous n'étions plus tenus de le respecter; nous devions aller jusqu'au bout et nous racheter en tuant la Patrie plutôt que de lui laisser la moindre beauté pour le bénéfice du vainqueur. Mais le Haut Commandement, qui n'avait pas accompli son devoir, ne se reconnaissait pas le droit de commencer alors à l'accomplir. Qui l'aurait écouté, d'ailleurs, ce commandement débile et peureux? On accepte de se sacrifier pour un homme en qui l'on a quelque confiance, mais non pour un malheureux sans décision et sans force. Quelle inhumanité, enfin, d'incendier cette France si douce et si jolie! [...] Dans cette circonstance extrême, où un ennemi implacable leur ravissait non seulement leur liberté, mais aussi le décor raffiné de leur existence, ils espéraient encore un miracle, ils croyaient que quelqu'un, un jour, leur rendrait leur pays et le goût d'y vivre.

Le miracle s'est produit: les taxis de la Marne s'appelèrent les bateaux de la Manche; mais ce fut un miracle incomplet.

Jean Dutourd, *Les Taxis de la Marne*, Paris, Gallimard, 1956, p. 9, pp. 94-96.